



FESTIVAL



68^e

D'AVIGNON

NOTRE PEUR DE N'ÊTRE

Création 2014

FABRICE MURGIA

21 22 23
24 | 26 27
JUIL À 20H

GYMNASE DU LYCÉE AUBANEL

Bruxelles

NOTRE PEUR DE N'ÊTRE

FABRICE MURGIA

GYMNASSE DU LYCÉE AUBANEL

durée 1h20

21 22 23 24 | 26
27 JUIL À 20H

Création 2014

Avec Clara Bonnet, Nicolas Buysse, Anthony Foladore, Cécile Maidon, Magali Pinglaut, Ariane Rousseau

Texte et mise en scène Fabrice Murgia / Cie Artara

Collaboration à la dramaturgie Vincent Hennebicq

Conseil artistique Jacques Delcuvelierie / En collaboration avec Michel Serres, autour de son essai *Petite Poucette* - Éditions Le Pommier

Scénographie Vincent Lemaire / Lumière Marc Lhomme

Vidéo Jean-François Ravagnan et Giacinto Caponio / Musique Maxime Glaude

Assistanat à la mise en scène Vladimir Steyaert / Stagiaire Emma Depoid

Régie générale Marc Defrise / Régie son Sébastien Courtoy

Régie vidéo Giacinto Caponio / Régie lumière Emily Brassier

Toile de fond David Carlier, Benjamin Cuvelier et Alain Descamps

Décor construit par l'Atelier de La Comédie de Saint-Étienne

Production Cie Artara, Théâtre National (Bruxelles)

Coproduction L'Aire Libre (Saint-Jacques-de-la-Lande), Comédie de Caen Centre

dramatique national de Normandie, Comédie de Saint-Étienne Centre dramatique

national, Comédie de Valence Centre dramatique national Drôme-Ardèche,

Le Groupov (Liège), Maison de la Culture de Tournai / NEXT Festival, Le manège.mons

et la Fondation Mons 2015 - Capitale européenne de la Culture, Théâtre de Grasse,

Théâtre de Liège, Théâtre de Namur, Théâtre des Bergeries (Noisy-le-Sec),

Théâtre Dijon-Bourgogne Centre dramatique national, Le Carré Sainte-Maxime

Avec le soutien de la Fédération Wallonie-Bruxelles, Wallonie-Bruxelles International,

Centre Wallonie Bruxelles / Paris, DIESE # Rhône-Alpes, Eubelius, Riva Audio,

SABAM for culture, Franco Dragone Entertainment Group, Fondation BNP Paribas

Fabrice Murgia est artiste associé au Théâtre National-Bruxelles

Notre peur de n'être fait l'objet d'une *Pièce (dé)montée*, dossier pédagogique réalisé par Canopé.

Spectacle créé en répétition à La Comédie de Saint-Étienne,

première représentation le 21 juillet 2014 au Gymnase du lycée Aubanel, Avignon

ENTRETIEN AVEC FABRICE MURGIA

Est-il juste de dire que la solitude est centrale dans votre travail depuis vos débuts de metteur en scène et d'auteur ?

Fabrice Murgia : Les nouvelles formes de solitude, la façon dont on est seul aujourd'hui, m'intéressent. Je dresse des portraits d'êtres qui ressemblent à notre époque, et qui sont de plus en plus seuls bien que de plus en plus connectés entre eux. Je m'attache, pour écrire, à être alimenté par le réel. J'ai constaté que l'acteur pouvait s'apparenter à une machine, comme une machine à un être vivant. Chaque élément – la vidéo, le son, la lumière – pouvait être un bras ou une jambe. Souvent mes personnages sont enfermés dans des boîtes, des sortes de vivariums, exposés au regard du spectateur et ce qu'ils nous disent ressemble à des bouteilles jetées à la mer. L'échange entre spectateur et acteur serait alors de même nature que les rapports sur internet : on communique sans se voir, on se met en avant, on se raconte pour exister, mais on perd en qualité, en rapport personnel et direct.

Vous employez le mot machine. Quel sens a-t-il pour vous ?

J'aime parler de machines mais aussi d'humains qui ressemblent à des machines. D'un côté, je peux parler « d'algorithmes de vie » qui nous conditionneraient, nous uniformiseraient, nous rendraient insensibles émotionnellement mais aussi corporellement. De l'autre, je peux dessiner des appareils théâtraux qui se coordonnent et suivent le parcours du personnage. Des appareils sensoriels, mentaux, réactifs à l'intensité du personnage. La « technique » doit être en mouvement, jamais fixe ; elle est une sorte de poumon du personnage ou de l'intrigue.

Comment construisez-vous les textes de vos spectacles ?

Je ne réfléchis pas sur la façon dont j'écris, ou sur la façon dont le texte s'articule. Je constate seulement que le texte prend la forme de ce que je veux raconter, même quand je pars d'un matériau documentaire venu du réel. Les matériaux qui m'inspirent sont très variés, ça peut être un blog sur internet, une image dans la rue, un récit dans les journaux...

Il y a donc une thématique commune mais des formes différentes.

Heureusement, et pour une raison très simple, c'est que je vieillis. On est toujours en mouvement dans une époque qui est, elle aussi, en mouvement. Il se peut que l'on se sente dépassé par les événements, que l'on ait du mal à les identifier ; alors on a besoin de cartographier le monde. Et là, l'écriture prend la forme de nos préoccupations.

Dans ce spectacle, vous dites vouloir « inverser la grammaire de la narration ».

Tout simplement, j'aimerais que le début se passe dans le noir, que les mouvements apparaissent de manière magique, puis que l'acteur sorte de l'ombre et prenne en charge l'histoire afin de diriger la machine.

De quelle machine parlez-vous ?

En général, j'aime qu'un personnage soit écrasé par la machine théâtrale, qu'il y ait un duel et que le personnage prenne le pouvoir ou qu'il soit vaincu. Mais dans *Notre peur de n'être*, j'aimerais l'inverse ; j'aimerais un constat optimiste sur les machines qui nous entourent, ces mêmes machines censées nous faire gagner du temps et qui, en fait, le prennent. Je voudrais des solitudes involontaires et écrasées par les machines, et d'autres voulues, confinées dans des déserts ou dans des chambres, proches d'une plénitude totale.

Il ne s'agit donc pas pour vous de parler du cyberspace et de ses maléfices.

Bien sûr que non. Je veux juste dresser des portraits d'êtres seuls. Une solitude d'aujourd'hui, loin de celle d'il y a dix ou vingt ans. Mais on ne peut pas parler de la solitude d'aujourd'hui sans parler de communication ou de non-communication. Pour moi, cela doit se traduire par une préoccupation dans la tête du spectateur. Je ne donne ni message, ni solution. Sur le plateau, on verra des êtres handicapés par la surcharge d'informations et inévitablement, on pourra imaginer que je dénonce cet état. Mais la réalité de cet état me dépasse et je ne veux que poser sa question. J'ai remarqué que les plus jeunes et les plus âgés des spectateurs reçoivent très simplement mes spectacles et ne m'attribuent pas un message. Je veux toujours désamorcer cette ambiguïté car mon métier est au niveau sensoriel.

Dans *Notre peur de n'être*, vous insistez sur l'histoire des *hikikomori*, ces jeunes adultes qui refusent tout contact avec le monde extérieur. Pouvez-vous écrire sur des sujets qui sont loin de votre propre existence et de vos propres expériences ?

Si je vais loin de ce qui m'est proche, c'est pour aller chercher au plus intime de moi. Lorsque je suis allé dans un désert de l'Ouest américain, ce qui est vraiment totalement opposé à ce que je suis, c'était pour rencontrer des gens qui avaient trouvé un endroit semblable à ce qu'ils étaient. L'idée d'aller si loin pour trouver ce qu'on a au plus profond de soi me plaît. Travailler à partir de ma propre existence n'est pas narcissique, mais connecté à ce qu'est le théâtre et ce qu'attend le public. Je peux parler de nombre de sujets – l'immigration puisque mes parents sont immigrés, la ruralité parce que je l'ai connue, d'un ami enfermé – car justement je suis artiste et non sociologue ou philosophe.

Dans *Le chagrin des Ogres*, la solitude était imposée à des enfants ou des adolescents. Dans *Notre peur de n'être* cette solitude semble choisie.

Choisie et revendiquée comme un acte politique parfois. C'est un choix de vie qui supprime son rapport à l'autre pour préserver ses émotions et son monde composé de quelques éléments que l'on gère complètement. Mais dans le spectacle, il y a une seconde partie sur la solitude imposée, celle du travail qui s'exprime par le *burn out*, le syndrome d'épuisement, le fait d'être seul à plusieurs, et ensuite nous tentons de parler de la réappropriation du corps et de l'esprit par l'individu, vue comme une sorte d'utopie.

Vous semblez très inspiré par les textes du philosophe Michel Serres sur les nouveaux moyens de communication.

J'ai découvert les textes de Michel Serres qui n'appartient pas à ma génération. Il affirme que nous avons aujourd'hui une bibliothèque dans notre poche. Je suis d'accord, mais je me demande si nous avons le choix de l'information que nous voulons chercher. Il faut saisir, et non plus seulement subir, le tournant que représentent ces nouvelles formes de communication.

Avez-vous d'autres compagnons dans l'aventure de *Notre peur de n'être* ?

Des références comme celles de Romeo Castellucci, de Falk Richter mais aussi une collaboration directe, celle du metteur en scène et auteur belge Jacques Delcuvelierie. Il porte une parole de la génération qui nous précède.

FABRICE MURGIA

Fabrice Murgia a trente ans et déjà six mises en scène à son actif, menées avec sa compagnie Artara créée en 2008. C'est *Le chagrin des Ogres* présenté en 2009 qui fait de ce jeune acteur passé par le Conservatoire de Liège un metteur en scène remarqué, dont le parcours s'inscrit avec originalité dans le paysage théâtral. Souvent, il propose des formes nouvelles, incluant les technologies les plus avancées, pour traiter des thèmes générationnels travaillés par un ensemble de collaborateurs complémentaires : acteurs, performeurs, plasticiens, musiciens et vidéastes. Après *LIFE:RESET / Chronique d'une ville épuisée*, il met en scène *Dieu est un DJ* à partir du texte de Falk Richter. En 2012, trois spectacles sont présentés, *Exils* qui expose ce sentiment partagé par une jeunesse d'être hors « d'une vie et d'une pensée à soi », puis *Les Enfants de Jéhovah*, sur l'endoctrinement sectaire, et enfin *Ghost Road*, sur les choix de vie « hors civilisation ». À travers toutes ces propositions, on peut discerner un fil rouge qui se décline à chaque projet de façon différente : la solitude. Cette solitude sera encore présente dans *Notre peur de n'être*, celle de ces jeunes adultes coupés du monde qui ont choisi de vivre reclus, seuls face à leurs écrans, pour échapper à une société de plus en plus brutale...

ET...

TERRITOIRES CINÉMATOGRAPHIQUES

Her de Spike Jonze / Rencontre avec Fabrice Murgia

le 25 juillet à 14h, Utopia-Manutention

LE SPECTACLE SERA DIFFUSÉ EN DIRECT SUR CULTUREBOX LE 26 JUILLET

NOTRE PEUR DE N'ÊTRE

Fabrice Murgia a une généalogie ouvrière et résistante. Il travaille les exils physiques et visibles comme les exils intérieurs. Partant d'une écriture du réel, observatrice et très documentée, il convoque un réseau d'images qui dérangent et remuent. Pour *Notre peur de n'être*, Fabrice Murgia entre en création avec des questions qui ont à voir avec les malaises, les crises et les aliénations propres à notre époque. Parmi les nouvelles générations, jeunes et moins jeunes, il existe au Japon les *hikikomori*, ceux qui refusent tout contact avec la société et avec les humains. Solitude voulue, souhaitée, pour tous ceux qui ne supportent pas la pression sociale trop lourde, trop contraignante. Avec *Notre peur de n'être*, Fabrice Murgia veut dépasser la vision négative souvent attachée aux nouvelles technologies pour mettre en lumière l'espoir d'un retournement possible qui favoriserait la naissance d'une contre-culture. Selon lui, il n'est plus question de subir, mais de saisir le tournant que représentent ces nouvelles formes de communication. En lisant l'ouvrage du philosophe Michel Serres, *Petite Poucette*, il a été séduit par l'idée que nous sommes dans une nouvelle mutation à l'égale de celle qui a vu l'écrit prendre la place de l'oral, ou de celle qui a vu l'imprimerie modifier complètement le statut de l'écrit. Pour faire entendre cet espoir au milieu de cette nouvelle mutation, six acteurs « manipuleront la machine théâtrale tant sur le plan technique que narratif » avec l'énergie d'une jeunesse qui se doit d'être « plus raisonnable que ses parents ».

A theatre that tells us about today's world, its anxieties and its hopes in relation to the technological mutations we constantly face. A theatre that unveils the fears and worries of a generation who can cut themselves off from the world, looking for a connection with the machine rather than with their contemporaries. A theatre that is «visual and sensory», that tries to create poetry and beauty, that is spontaneous, beyond theorisations and condemnations.

LES DATES DE NOTRE PEUR DE N'ÊTRE APRÈS LE FESTIVAL D'AVIGNON

- 7-16 octobre 2014 : Théâtre National Bruxelles
- 4-7 novembre : Comédie de Saint-Étienne
- 20-21 novembre : Maison de la Culture de Tournai / Festival NEXT
- 25-27 novembre : Le manège.mons
- 2-4 décembre à la Comédie de Valence
- 10-11 décembre : Comédie de Caen
- 13-17 janvier 2015 : CDN Dijon-Bourgogne
- 20 janvier : Théâtre des Bergeries, Noisy-le-Sec
- 23-24 janvier : L'Aire Libre, Saint-Jacques de la Lande
- 27-29 janvier : Le Théâtre de Liège
- 5-6 février : Théâtre de Grasse
- 10 février : L'Ancre et PBA à Charleroi
- 21 février : Le Carré Sainte-Maxime
- 26 février : Toneelhuis, Anvers
- 3-5 mars : Le Théâtre de Namur

68^e
ÉDITION

Tout le Festival sur festival-avignon.com



#FDA14



Pour vous présenter cette édition, plus de 1750 personnes, artistes, techniciens et équipes d'organisation ont uni leurs efforts, leur enthousiasme pendant plusieurs mois. Plus de la moitié relève du régime spécifique d'intermittent du spectacle. Ce carré rouge est le symbole de notre unité.